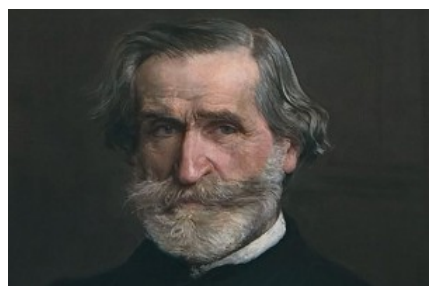


COMPTE RENDU critique, opéra. SANXAY, le 14 août 2019. VERDI : Aida. Elena Guseva, Irakli Kakhidze, Olesya Petrova, Vitaly Bilyy, In-Sung Sim. Valerio Galli, direction musicale. Jean-Christophe Mast, mise en scène



Compte-rendu critique, opéra. Sanxay.
Théâtre gallo-romain, le 14 août 2019.
Giuseppe Verdi : Aida. Elena Guseva,
Irakli Kakhidze, Olesya Petrova, Vitaly
Bilyy, In-Sung Sim. Valerio Galli,
direction musicale. Jean-Christophe Mast,

mise en scène – Vingt ans déjà que, dans un coin de France dépourvu de théâtre lyrique, les Soirées Lyriques de Sanxay proposent chaque été une œuvre du grand répertoire dans les ruines du Théâtre Antique, lieu magique à l'acoustique bluffante.

Vingt ans que **Christophe Blugeon** soigne amoureusement chaque édition et parvient, grâce à sa passion et son enthousiasme communicatif, à faire venir à lui des chanteurs a priori inaccessibles, réunissant ainsi des distributions dignes des plus grandes scènes internationales. Là aussi, on se dit que la magie n'est pas étrangère à ce petit miracle renouvelé chaque année. Par notre envoyé spécial **Narcisso Fiordaliso**.

VERDI à SANXAY

Les larmes d'Aïda

Afin de fêter dignement ce 20ème anniversaire, le choix s'est porté sur l'un des titres de Verdi les plus chers au coeur du public poitevin : Aïda. Scénographie impressionnante, plateau de premier ordre, direction musicale au cordeau, tous les éléments ont été réunis pour une soirée d'exception.

Le metteur en scène **Jean-Christophe Mast** a imaginé des décors simples mais très évocateurs, convoquant parfois même un brin de magie, notamment lorsque Radamès, proclamé chef des armées, plonge ses mains dans deux immenses jarres, dont



elles ressortent couvertes d'or. On se souviendra en outre longtemps de cette immense colonne centrale qui pivote lors du second tableau de l'acte I pour révéler une immense statue du dieu Ptah, invoqué souvent au cours de l'ouvrage.

Un soin particulier a été apporté aux costumes, traditionnels et superbes jusque dans les plus petits détails. La direction d'acteurs est à l'avenant : simple mais juste, et parfaitement lisible, en fait idéale pour un public qui (re)découvre l'oeuvre.



Preuve supplémentaire de l'attention dont la distribution a bénéficié, la qualité des seconds rôles. Grande Prêtresse inoubliable, tant par son chant que par le costume extraordinaire qu'elle revêt et qui lui confère une importance peu courante, **Sophie Marin-Degor** marque les esprits et les oreilles. Emotion encore en réentendant **Luca Lombardo**, qui se fait plus rare sur nos scènes et qui fut parmi les premiers à prêter son secours au festival lors de sa création, dans le court rôle du Messager où, en quelques phrases, il peut encore faire valoir son timbre si personnel et reconnaissable entre tous.

Aux côtés du Roi imposant de **Nika Guliashvili**, la basse coréenne **Im-Sung In** prête son beau timbre et son autorité à la prestance de Ramfis. Mordant mais capable de nuances insidieuses, **Vitaly Bilyy** croque un Amonasro plein de morgue et de haine, tandis que la solidité et la vaillance du ténor géorgien **Irakli Kakhidze** fait merveille dans Radames.

Aussi opposées que complémentaires, les deux femmes s'affrontent avec éclat : à l'ampleur généreuse et au grave inflexible de l'Amneris tellurique d'**Olesya Petrova** répondent la douceur et le velours de l'Aida tendre d'**Elena Guseva**.

A la tête d'un chœur très investi et d'un orchestre chauffé à blanc, le chef italien **Valerio Galli** dompte avec brio les difficultés du plein air et propose une direction pleine de nuances, au service des chanteurs.



INTERRUPTION... On aurait aimé pouvoir rendre compte de la fin de l'œuvre, notamment la mort des amants dont la scénographie promettait beaucoup. Hélas, les cieux, dont la colère était annoncée pour une heure du matin, se sont déchaînés avant la fin de l'acte III, forçant la représentation à s'arrêter là. Une première pour les Soirées Lyriques de Sanxay en vingt ans, dont on espère qu'elle sera aussi la dernière pour les vingt ans à venir. On espère maintenant Lucia di Lammermoor ou les Contes d'Hoffmann, deux ouvrages qui se prêteraient à merveille au charme étrange et envoûtant des lieux.

COMPTE-RENDU, critique, opéra. Sanxay. Théâtre gallo-romain, 14 août 2019. Giuseppe Verdi : Aida. Livret d'Antonio Ghislanzoni. Avec Aida : Elena Guseva ; Radames : Irakli Kakhidze ; Amneris : Olesya Petrova ; Amonasaro : Vitaly Bilyy ; Ramfis : In-Sung Sim ; Le Roi : Nika Guliashvili ; La Grande Prêtresse : Sophie Marin-Degor ; Le Messenger : Luca Lombardo. Choeur des Soirées Lyriques de Sanxay ; Chef de chœur : Stefano Visconti. Orchestre des Soirées Lyriques de Sanxay. Direction musicale : Valerio Galli. Mise en scène : Jean-Christophe Mast ; Scénographie : Jérôme Bourdin ; Lumières : Pascal Noël ; Chorégraphie : Laurence Fanon / photos : AIDA / Sanxay 2019 © David Tavan.

Compte rendu, festival. Sanxay. Théâtre gallo-romain, le 10 août 2015. Giacomo Puccini : Turandot. Anna Shafajinskaia, Rudy Park, Tatiana Lisnic. Eric Hull,

direction musicale. Agostino Taboga, mise en scène.

Pour ce cru 2015, les Soirées Lyriques de Sanxay se sont attaquées pour la première fois à l'ultime chef d'œuvre de Puccini. En ce soir de première, le théâtre bruisse des ombres qui occupent encore les lieux et qui chuchotent que la soirée sera à la mesure de la majesté de l'endroit. Après une surprenante introduction théâtrale, vrai-faux sketch politique aussi hilarant qu'inattendu, le soleil a enfin disparu, la nuit s'avance et la magie de la soirée peut commencer à faire son œuvre.

Turandot ou... Calaf ?



La mise en scène imaginée par **Agostino Taboga** se révèle aussi simple et dépouillée que merveilleusement évocatrice, relevée par de somptueux costumes. Les mouvements de foule, si importants dans ce conte paradoxalement intime et pudique, sont réglés avec maestria, et on se souviendra longtemps de ces deux danseurs illustrant la célèbre scène des Enigmes, le double de Calaf terrassant par trois fois celui de Turandot. Réunir aujourd'hui une distribution solide pour servir cette œuvre relève de la gageur, mais le directeur du festival

possède autant un carnet d'adresse foisonnant qu'une oreille affûtée, ce qui nous vaut de bien beaux moments. Après l'imposant mandarin de **Nika Guliashvili**, on apprécie sans réserve un excellent trio de ministres composé du baryton **Armen Karapetyan** et des deux ténors **Xin Wang** et **Carlos Natale**. Seul l'Altoum de **Ronan Nédelec** manque d'autorité.

Très convainquant dans le rôle de Timur, **Wojtek Smilek** fait admirer son beau timbre de basse, qu'on aimerait cependant parfois un rien plus mordant.

Inoubliable Liù, **Tatiana Lisnic** nous rappelle qu'elle fait partie des meilleures chanteuses de notre époque. Chaque note sonne librement, colorant un timbre d'une eau toujours aussi belle, et la musicienne s'avère bouleversante, osant des piani suspendus qui déchirent le cœur. Rarement l'amour de cette petite esclave pour Calaf aura été aussi palpable. En outre, Dame Nature s'improvise à son tour metteuse en scène : à l'issue de la mort de la jeune femme, proprement poignante, une étoile filante traverse le ciel au-dessus des spectateurs, hasard du plus bel effet.

Dans le rôle-titre, la russe **Anna Shafaijinskaia** se tire avec les honneurs d'une écriture redoutable et, si le médium apparaît par instants moins assuré dans son soutien, l'aigu se projette avec insolence, véritable javelot sonore.

Mais le grand triomphateur de la soirée, celui qui valait à lui seul le déplacement, n'est autre que le Calaf titanesque de **Rudy Park**, sans rival aujourd'hui. Dès qu'il ouvre la bouche, déployant son instrument large et tellurique, sans limites apparentes, on ne peut que penser aux grands ténors dramatiques de la moitié du XXe siècle, Franco Corelli en tête.



Sa compréhension du rôle est totale, et il se permet même de laisser apparaître les fêlures de l'homme sous l'épaisse cuirasse du guerrier.

Le sommet de la soirée est atteint avec un « Nessun dorma » d'anthologie, que nous sommes allés entendre depuis le promenoir, c'est-à-dire tout au fond du théâtre, assis sur l'herbe surplombant toutes les arènes. Que dire ? Sinon que la distance physique n'a plus aucune valeur, la voix immense du ténor coréen paraissant monter toute seule, plus sonore encore que depuis notre place au milieu des gradins. La montée dramatique de l'aria, aussi progressive que grandiose, donne le frisson, et l'aigu frappe haut et fort, solaire et triomphant, achevant de nous faire rendre les armes. Excellents également, les chœurs et l'orchestre du festival, tous pleinement investis d'une même énergie, pour un très beau résultat musical.

Soutien sans faille pour cette superbe équipe, le chef canadien **Eric Hull** dompte avec succès l'acoustique, toujours périlleuse pour les instrumentistes, du plein air et sert Puccini avec les honneurs. Une grande soirée, de grandes voix, pour des Soirées Lyriques de Sanxay qui démontrent une fois de plus leur place parmi les grandes manifestations lyriques de l'été.

Compte rendu, festival. Sanxay. Théâtre gallo-romain, 10 août 2015. Giacomo Puccini : Turandot. Livret de Giuseppe Adami et Renato Simoni. Avec Turandot : Anna Shafajinskaia ; Calaf : Rudy Park ; Liù : Tatiana Lisnic ; Timur : Wojtek Smilek ; Ping : Armen Karapetyan ; Pang : Xin Wang ; Pong : Carlos Natale ; Altoum : Ronan Nédélec ; Un mandarin : Nika Guliashvili. Chœur des Soirées Lyriques de Sanxay ; Chef de chœur : Stefano Visconti. Orchestre des Soirées Lyriques de

Sanxay. Eric Hull, direction musicale. Mise en scène :
Agostino Taboga ; Scénographie et lumières : Andrea Tocchio et
Maria Rossi Franchi ; Costumes : Shizuko Omachi ; Décors :
Soirées Lyriques de Sanxay